

# La Ballade des garçons- poussière

Jean  
Ciantar

Les Avrils

*Pour Bruno.*

I.

Au bas de la plaine, une étendue de poussière noire semblait être sortie de terre sous l'effet d'une pluie que plus personne n'attendait depuis des mois. Dans la nuit, des rochers avaient dévalé le pan ouest des gorges sans faire de dégâts. L'unique cèdre encore debout donnait au panorama une apparence de désolation quasi biblique. Comme une punition. Puis le vent se leva et fit s'agiter la charmille et ce n'était rien d'autre que la mort que l'on entendait chuchoter entre les ronces pourpres et sa voix n'était pas différente de celle des tragédies qui laissent sidéré. Des hommes avaient marché sur la ligne de crête avant le coucher du soleil et leurs pas se répondaient en miroir en direction de la forêt. Une odeur irritante de goudron recuit obligeait les oiseaux à contourner la zone en déviant de leur couloir de vol habituel. Si le soleil s'était levé, il n'aurait montré qu'une cicatrice, qu'un sol squameux incapable d'étancher sa soif. Ici on avait pêché en automne, on avait nagé en été. Sous leurs pieds nus, les hommes avaient éprouvé ce qui ne

serait plus. Ceux de leurs enfants ne fouleraient que la poussière.

Tout avait commencé avec les cerfs qui s'étaient réunis en longues processions, se déplaçant sans crainte vers le sommet de la vallée avant de s'évanouir dans la pinède, ne s'arrêtant ni pour manger ni pour boire, continuant inlassablement jusqu'à ce qu'on les déclare officiellement perdus. Quant aux sangliers, aux faisans, aux renards, aux lièvres, aux biches, jamais on ne les avaient vus se déplacer aussi vite. Tellement, qu'il était inutile de les mettre en joue. Pour les perdrix, les sarcelles, les foulques macroules, les macreuses brunes, leur altitude de vol défait même la chevrotine. Le premier signe fut le silence. Ensuite arriva la solitude. Au début de l'automne on signala la présence de loups à dix kilomètres en amont des gorges. Des hommes les pistèrent et rentrèrent bredouilles. D'autres partirent sur leurs traces et l'un d'eux jura que sa balle avait ricoché sur quelque chose dont il ignorait la nature exacte mais qui ressemblait à du verre et que ce verre n'était visible qu'au moment de l'impact et que le bruit généré par la collision était celui d'une harpe, ou d'une scie. Quoi que ça ait pu être, le loup semblait savoir que l'homme ne pourrait rien lui faire. Avant que l'animal aille rejoindre sa meute au bas du ravin, le chasseur avait vu ses yeux jaunes le fixer pendant que lui se tordait de douleur sur le sol. Cette histoire, invraisemblable, fut mise sur le compte de la fatigue, on préféra plaindre le chasseur qui ne récupérerait jamais la mobilité de son bras droit.

Pourtant, beaucoup disaient avoir entendu ce cri perçant en provenance des gorges, une voix, comme certains

instruments peuvent s'approcher de la voix humaine. C'était humain et ça ne l'était pas.

Faisant passer son sac à dos sur l'autre épaule, Jacob Piro admira encore le lac de poussière et se déplaça légèrement sur la gauche pour regarder là où un tapis de neige aurait dû se trouver à la place des pierres brûlées formant des veines et des creux. Il regarda ensuite en direction de la carrière mais ne put rien voir à travers la fumée. Cinq silhouettes se suivaient sur le chemin et s'arrêtèrent pour boire dans des gourdes avant de repartir en file indienne. En imagination, il plaqua l'image qu'il avait gardée du lac sur les ruines étalées à ses pieds, ferma les yeux et chassa ces souvenirs de son esprit. Puis il siffla sa chienne, contourna son pick-up et ouvrit la portière côté passager juste à temps pour voir Thérèse sauter sur le siège et attendre que son maître s'installe derrière le volant. La langue du bouvier bernois dansait à quelques centimètres du siège en cuir rafistolé avec du scotch isolant. Le pick-up bringuebalait dans les ornières en emportant le matériel de camping, les aquarelles et les livres posés sur la banquette ainsi que la cantine et la timbale en fer. Thérèse se balançait à chaque dos d'âne. La gueule ouverte, on aurait dit qu'elle souriait. Jacob lui caressa le sommet de la tête, prit une cigarette, l'alluma, ouvrit la vitre et passa un bras à l'extérieur. Ils continuèrent à rouler et arrivèrent en ville sur les coups de dix heures.

« Tu y es retourné. »

Deb posa la serviette d'abord, la bière ensuite et empocha l'argent. Puis elle sélectionna une gamelle en

fer, ouvrit le robinet et la remplit. Prudemment elle fit le tour du bar pour déposer la gamelle sur le sol et Thérèse s'approcha pour laper.

« Tu as peint quelque chose aujourd'hui ? »

Yacob secoua la tête. Du bout du doigt, Deb tapota la première page du journal qu'un client avait laissé là.

« Ils disent qu'ils sont plus d'une cinquantaine maintenant. Dont une dizaine de louveteaux.

– La nature reprend ses droits, lança un homme assis à droite du bar.

– Je ne suis pas contre, rétorqua Deb.

– Moi non plus, dit l'homme d'un air pensif. Ce n'est que justice. »

Yacob écoutait. Depuis le départ des cerfs, chacun y allait de sa théorie alors même que les autorités en charge du problème avouaient n'avoir aucune piste pour le moment. Même chose pour cette recrudescence record de loups observée dans le secteur.

Deb se pencha au-dessus de la bière. Une mèche de cheveux pendait devant ses yeux.

« À quoi tu penses Piro ?

– C'est étrange. Vous les avez entendus hurler, vous ? »

L'homme assis à droite du bar et deux autres clients qui n'avaient rien dit jusque-là s'observèrent chacun leur tour. Tous firent non de la tête. Deb ajouta qu'en effet c'était étrange.

« On les entendait lorsqu'ils les ont réintroduits ici.

– C'était il y a quoi ? dit un client portant une casquette Castrol à la visière élimée. Cinq ans ?

– Il n’y a plus aucun bruit là-haut, répondit Yacob entre deux gorgées de bière. Comme s’ils attendaient quelque chose. J’ignore comment l’expliquer. Mais c’est là. Dans le sol. Et ça passe dans les pieds et dans tout le corps ensuite. »

Les regards concernés s’effacèrent, fixant qui la décoration, qui le juke-box, qui sa tasse de café. Puis on changea de sujet. Yacob commanda une seconde bière, feuilleta le journal, parcourut la section Sports, étudia les résultats du championnat local de tennis, chercha un nom en particulier, nota que celui-ci avait perdu au premier tour, 6-2, 6-1, puis referma le journal, paya pour sa consommation, rapporta la gamelle de Thérèse derrière le bar et souhaita une bonne journée.

Il fit monter la chienne d’abord, regarda sa montre et mit le contact. Le moteur du pick-up n’avait pas eu le temps de refroidir et toussa à l’allumage. Il quitta le parking de L’Hacienda et roula vers le nord. Les rues étaient désertes. Il s’arrêta à l’épicerie pour une boîte de haricots, des œufs, des saucisses, un litre de lait, paya et déposa le tout sur la banquette arrière. Au feu rouge, un sans-abri s’approcha et Yacob lui donna sa petite monnaie. Pour toute réponse, le SDF cracha sur son rétroviseur et s’en alla tituber ailleurs. Le magasin de sport avait fermé, le drugstore avait fermé, la pizzeria avait fermé et rien n’était venu les remplacer. Peintes en blanc, les vitrines affichaient des pancartes *À LOUER*. Il roula encore, bien après le square et ses toboggans en métal, bien après l’usine de pâtes et ses impressionnants nuages de vapeur, contourna la caserne où des alignements de



jeeps patientaient dans la cour, arriva chez lui et gara le pick-up le long du trottoir. Il fit sortir Thérèse, récupéra ses commissions et ouvrit la porte. Il était en retard sur l'heure du repas. Il versa des croquettes dans sa gamelle. Attendant son signal, la chienne posa ses pattes à plat sur le sol et observa son maître avec inquiétude. « Vas-y. » Thérèse se jeta sur la nourriture. Le temps que Yacob retire ses chaussures, la chienne était déjà montée sur son fauteuil pour une sieste. Seules ses oreilles bougeaient tandis qu'il s'affairait en cuisine. Il fit chauffer les haricots dans une casserole et cuire les saucisses dans une poêle, déposa le tout dans sa dernière assiette en bon état, se servit un verre de lait, trouva un reste de pain de mie dans les placards et s'installa au salon. Il mangea en silence et conserva un dernier morceau de saucisse qu'il lança à l'aveugle. La chienne l'attrapa au vol et retourna à sa sieste. Un œil sur la télévision, il songea encore au lac de poussière, à cette impression de menace, comme une odeur, celle du sang peut-être. Puis il ferma les paupières et s'endormit et rêva de formes étranges, de couleurs jaillissant d'une sorte de bulbe à la fois rond et tendre, rêva de sa mère dans leur cuisine préparant des beignets de flocons d'avoine – sa mère lui tournait le dos mais quelque chose dans sa position laissait supposer qu'elle avait senti sa présence et quand Yacob s'approcha et regarda à l'intérieur du bol dans lequel elle agitait son fouet, le bol était vide. Comme englués, ou ralentis, ni l'un ni l'autre ne bougeaient tandis que quelque chose clignotait dans leur dos. Au réveil, il se souviendrait

seulement de la robe de sa mère. Une robe de tulle noir agrémentée d'une ceinture en peau de crotale.

Le reste de l'après-midi fut consacré au ménage. Il vida les cendriers, secoua la couverture de Thérèse, confectionna une pile de journaux qu'il stocka au garage avec les autres, s'attaqua à la vaisselle qui s'était accumulée, ramassa les chaussettes et les caleçons sales, passa l'aspirateur, ouvrit les fenêtres pour aérer la maison et prit place sur la terrasse couverte avec une tasse de café. Il fumait et buvait et attendait. Puis il entendit ses voisins préparer à dîner. Ils riaient souvent. Face à lui, Thérèse trottinait sur la pelouse en cherchant son os en tissu. Yacob pointa la laïche d'où l'os dépassait. La chienne suivit son doigt et comme à son habitude, elle décida qu'elle devait garder son jouet pour elle et ne plus faire attention à son maître. Quand il fit trop sombre pour voir ses pieds, il rappela la chienne. Thérèse termina sa gamelle en quinze secondes à peine pendant que Yacob mangeait des corn flakes devant la télévision. Abandonnant son bol à côté de l'évier, il versa de l'eau fraîche dans l'autre gamelle, entra dans la salle de bains, prit une douche, appliqua du stick déodorant sous ses aisselles et enfila des vêtements propres. Laissant la télévision allumée pour que la chienne se sente moins seule, il l'embrassa là où son collier formait un bourrelet de peau douillet et claqua la porte.

La ville la nuit est morne. Ici pourtant, elle semble s'élancer vers quelque chose, une musique peut-être, des chants. La ville la nuit est une soustraction.

C'est cette lumière sans couleur aux étages supérieurs des immeubles. La ville la nuit est un visage éclairé par le bas quand au coin d'un feu censé éloigner les prédateurs vient l'heure des histoires de fantômes. Mais le feu qui brûle oublie qu'ils sont toujours plus près qu'on ne le croie. Les vitrines, les escalators, les cinémas, les squares glissent sur l'envers des pare-brise, s'étirent et s'effacent. De longues plages de ténèbres jalonnées d'îlots lumineux proposant de l'essence, des cigarettes, des jeux d'argent, et les ténèbres à nouveau. Comme le dernier protagoniste encore sur scène, le vent donnera la réplique à ceux qui savent que le temps n'existe pas. Quant aux autres, ils devront s'occuper en attendant d'être appelés.

Le club Minnelli est une pulsation. Un temple de la fête échoué au milieu d'une friche industrielle où même les ombres ne s'attardent pas. C'est aussi l'histoire d'une lutte silencieuse. Un parfum de prohibition. Un mauvais rêve chuchoté aux oreilles de ceux qui n'ont rien à cacher. Derrière le bar, le regard de la grande Liza May veille sur ces garçons. La douceur affirmée de ses traits, son sourire comme un lancer de cotillons nous incitent à nous souvenir que *NOUS SOMMES FABULEUSES*, comme écrit en lettres capitales au-dessus des vestiaires où un manteau s'échange contre un jeton à l'effigie de James Baldwin. On ne s'arrête pas simplement au club Minnelli. On ne trouve pas son numéro dans l'annuaire. Cet unique néon distillant une lumière rose sur les pavés, ces hommes passant d'une teinte d'obscurité à l'autre, cet ancien club de jazz débarrassé de sa devanture pour

éviter les caillassages mais qui n'a pas su se prémunir contre un énième incendie criminel dont les stigmates pareils à des traits de fusain sont visibles au niveau des appartements des propriétaires – ces détails s'adressent seulement aux initiés.

Il se gara devant le club. Son pack de bières était tiède. Considérant le prix des consommations, il préféra atteindre à moindre frais cet état d'ivresse propice aux rencontres. Ce faisant, il fuma plusieurs cigarettes en écoutant les informations du soir à la radio. Des ombres sortaient des recoins, col relevé, le pas pressé. Autant de possibilités convergeant vers le même endroit. Yacob ne portait ni la bonne veste, ni la bonne chemise, ni les bonnes chaussures. Il n'était pas coiffé, pas rasé, mais il sentait bon. Son apparence importait peu en général. Certains appréciaient, d'autres lui trouvaient une ressemblance avec ceux qui les martyrisaient au lycée et s'en méfiaient.

Après avoir bu et dansé, à la fermeture de l'établissement, il prit la main de l'homme dans la sienne pour le conduire jusqu'à son pick-up. Ils regardèrent le parking se vider en buvant et en discutant et bientôt le club Minnelli versa dans le sommeil. L'homme consulta sa montre, dit qu'il aimerait lui faire une fellation. Yacob hocha la tête. Inclinant son siège, il le laissa déboutonner son jean. Les cheveux poivre et sel s'agitaient rapidement de haut en bas. Il voulut le prévenir que ça venait mais l'homme le garda en bouche. Puis il ouvrit le pare-soleil pour se recoiffer, lui souhaita une bonne nuit et partit retrouver sa voiture.